

## PATRIARCAT ET SUBCONSCIENT VOLTAIRIEN

*Sylvain Menant*

Université Paris-Sorbonne, CELLF 17<sup>e</sup>-18<sup>e</sup> (UMR 8599)

« Le patriarche de Ferney » : cette expression stéréotypée, au contenu complexe, est un hommage rendu par la République des Lettres au doyen des philosophes et à l'animateur d'un réseau européen. Elle est aussi un hommage rendu par les bénéficiaires et les témoins du développement spectaculaire de Ferney, village endormi devenu en quelques années une petite ville prospère, autour de son château, exploitation agricole modèle. La « construction de l'image du patriarche » s'est faite dans l'esprit des contemporains. Et Voltaire a lui-même contribué à cette construction par l'image qu'il a progressivement formée de son personnage – ou plus exactement l'une des images qu'il a formées. On peut s'interroger sur les origines lointaines de ce choix qu'en fait l'écrivain : choix du titre et du rôle en mots, mais aussi choix d'une activité réelle correspondante. Un récent ouvrage propose des pistes pour comprendre les racines profondes de ce choix chez Voltaire, bien que cette question n'y soit pas traitée. Il s'agit du livre d'un professeur de psychologie clinique américain, Alexander Nemeth, intitulé *Voltaire's tormented soul, a psychobiographic inquiry*<sup>1</sup>. Il propose une interprétation d'ensemble de la vie et de l'œuvre de Voltaire, fondée sur une reconstruction de sa psychologie et de son subconscient. Une présentation des principales idées de cet essai est nécessaire pour en saisir la logique. On s'en inspirera pour développer ensuite les amorces d'une histoire intérieure du patriarcat chez Voltaire, amorces suggérées par les hypothèses d'A. Nemeth. On tentera ainsi de mettre en lumière les enrichissements qu'apporte cette interprétation à notre lecture de textes divers dans l'œuvre de Voltaire.

A. Nemeth n'envisage pas le cas Voltaire, comme le font les historiens de la littérature, dans le contexte de la vie littéraire et du mouvement des idées au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il le considère comme un cas psychologique qu'on ne peut comprendre qu'en le situant dans un tableau d'ensemble des pathologies qui marquent les hommes et les femmes quels que soient leur époque et leur pays.

1 Bethlehem, Lehigh University Press, 2008.

Ses références sont d'abord la littérature médicale et le champ des notions modernes qui permettent de décrire, de classer et d'analyser les dispositions et les conflits intérieurs de chacun. Un lexique, à la fin du volume, permet d'ailleurs de retrouver le sens précis de chaque terme. A. Nemeth propose un portrait psychologique de Voltaire dont je vais seulement retenir les traits qui éclairent la genèse de ce rôle de patriarche qu'il a assumé à la fin de sa vie.

Il faut d'abord dire un mot des éléments sur lesquels A. Nemeth fonde ses analyses. Ils sont essentiellement de caractère biographique. Il a compilé les biographies écrites ou traduites en anglais, au total dix-neuf biographies différentes. Mais il n'a eu accès ni à *Voltaire en son temps*<sup>2</sup>, qui est pour nous la biographie de référence, par exemple, ni au livre si pénétrant de Christiane Mervaud sur les relations de Voltaire et de Frédéric II, *Une dramaturgie des Lumières*<sup>3</sup>. Les textes de Voltaire lui-même ne sont utilisés que de seconde main, à quelques rares exceptions près, à travers les citations qu'en font les biographes ou les critiques. La correspondance, en particulier, est surtout citée d'après la somme de Durant et Durant, *A History of Civilization*<sup>4</sup>. La documentation est donc, à nos yeux de spécialistes du dix-huitième siècle français, incomplète et vieillie. A. Nemeth pouvait, en 2008, s'appuyer sur une masse d'informations nouvelles, rassemblées dans *Voltaire en son temps*, mais aussi dans les multiples éditions critiques que réunissent les *Œuvres complètes* publiées par la Voltaire Foundation, et d'abord l'édition Besterman de la correspondance, sans parler des nombreuses autres éditions savantes publiées au cours des dernières décennies. Pourtant, ces lacunes ne disqualifient pas l'« enquête » (« *inquiry* »). D'abord, parce que le psychologue a bénéficié du savoir et des conseils d'un éminent connaisseur des ressources les plus récentes de la voltairologie, Haydn Mason, qui a été le directeur des *Œuvres complètes* et est l'auteur d'une remarquable biographie de Voltaire<sup>5</sup>. Ensuite, parce qu'A. Nemeth utilise ses matériaux lacunaires à la façon d'un clinicien, dans une relation identique à celle de l'entretien post-freudien. Faut-il rappeler que Freud lui-même a conduit une psychanalyse de Dostoïevski, dans son célèbre article sur « Dostoïevski et le parricide » (1928), sans savoir le russe, à partir d'un seul témoignage familial sur la vie de l'écrivain ? Le choix d'une semblable approche est clair chez notre

2 R. Pomeau et coll., *Voltaire en son temps*, 2<sup>e</sup> éd., Oxford/Paris, Voltaire Foundation/Fayard, 1995, 2 vol.

3 Ch. Mervaud, *Voltaire et Frédéric II : une dramaturgie des Lumières (1736-1778)*, SVEC, n° 234 (1985).

4 Will Durant et Ariel Durant, *The Age of Voltaire. A History of Civilization in Western Europe from 1715 to 1756 with Special Emphasis on the Conflict between Religion and Philosophy*, New York, Simon and Schuster, 1963 ; *Rousseau and Revolution. A History of Civilization in France, England, and Germany from 1756 [...] to 1789*, New York, Simon and Schuster, 1963 .

5 *Voltaire: a biography*, London, Granada, 1981.

critique. Il n'utilise Jung que pour son apport caractérologique, alors que son œuvre classique, *Métamorphoses et symboles de la libido*, lui aurait permis de faire intervenir, dans l'explication des attitudes personnelles et littéraires de Voltaire, l'inconscient collectif si évidemment impliqué. De même, A. Nemeth laisse complètement de côté les démarches et les apports de la psychocritique, telle que l'ont pratiquée sur l'œuvre de Victor Hugo un Charles Baudouin<sup>6</sup>, ou sur celle de Racine un Charles Mauron<sup>7</sup>, pour ne citer que des œuvres fondatrices. Il ne connaît pas non plus l'essai de José-Michel Moureaux sur l'*Œdipe* de Voltaire<sup>8</sup>, ou l'étude de Norbert Sclippa sur les tragédies de Voltaire, *La Loi du père et les droits du cœur*<sup>9</sup>. La méthode d'A. Nemeth est une méthode « éclectique », selon sa propre formule<sup>10</sup>, qui associe, avec pragmatisme, des approches familières à la psychologie clinique américaine, qui marie behaviourisme et psychanalyse. Il s'agit de retrouver la cohérence d'une vie au-delà des faits fragmentaires de la vie sociale<sup>11</sup> grâce à la mise en lumière d'un substratum, fait d'« émotions contradictoire refoulées » (« *repressed conflicting emotions* »).

Je ne retiendrai des résultats de l'entreprise que les traits qui peuvent conduire à une explication en profondeur de la construction *intérieure* de la figure du patriarcat. Reprenant d'abord chez Jung la notion de « tempérament », A. Nemeth classe Voltaire parmi les « extravertis dionysiaques »<sup>12</sup>. Le tempérament extraverti s'exprime dans l'usage de l'alexandrin de théâtre, mais aussi dans une prose spontanée, celle de la satire, du conte – ajoutons de la correspondance, qui joue un si grand rôle dans le rayonnement et l'autorité européenne du Patriarcat. Le tempérament extraverti conduit aussi à considérer le travail, et plus généralement l'action, comme un remède universel. L'aspect dionysiaque s'exprime dans une préférence pour le présent, une tendance épicurienne, une réactivité remarquable dans les difficultés. Laissons de côté des analyses sans rapport direct avec notre sujet, quoique éclairantes : une vocation de « manipulateur », trait dominant qui explique le goût de la plaisanterie<sup>13</sup>. Retenons une « estime de soi majorée » (« *inflated self-esteem* ») née des succès juvéniles, qui induit l'exigence d'être reconnu comme supérieur à tous, et entraîne un acharnement dans la polémique, deux traits caractéristiques de l'époque patriarcale chez Voltaire.

6 *Psychanalyse de Victor Hugo*, Genève, Éditions du Mont-Blanc, 1943.

7 *L'Inconscient dans l'œuvre et la vie de Jean Racine*, Paris, Corti, 1969.

8 *L'Œdipe de Voltaire, introduction à une psycholecture*, Paris, Minard, coll. « Archives des lettres modernes », 1973.

9 Genève, Droz, 1993.

10 A. Nemeth, *Voltaire's tormented soul*, *op. cit.*, p. 324-325.

11 *Ibid.*, p. 24-25.

12 *Ibid.*, p. 29-31.

13 *Ibid.*, p. 169.

Ces traits de caractère vont se combiner avec les effets cachés mais ravageurs d'une histoire personnelle marquée par une expérience traumatique. Pour A. Nemeth, cette expérience est celle de la mort prématurée de sa mère : « certainement l'expérience la plus traumatisante de toute sa vie »<sup>14</sup>, qui entraîne une « répression massive ». Ce dernier-né « spécialement aimé » s'identifie à sa mère malade, ce qui explique qu'il est toujours malade, et il est convaincu d'être un enfant illégitime, ce qui provoque en lui un « conflit émotionnel non résolu » : un manque d'amour d'un côté, la haine du père de l'autre. Ce conflit rend difficiles ses relations amoureuses : il est attiré par les femmes brillantes, mais se révèle un amant décevant – et il rationalise cette situation en affichant une préférence pour l'amitié<sup>15</sup>, ainsi qu'une propension à la galanterie « pour détourner l'attention des besoins émotionnels ou sensuels » et les repousser vers un arrière-plan profond. Notons que l'analyse des relations familiales est une reconstruction fondée sur des vraisemblances, sur l'expérience d'un psychologue praticien, non sur des faits et des textes connus de nous, et que la propension à la galanterie doit être replacée dans un contexte social et culturel particulièrement favorable.

Mais cette situation de frustration affective est surtout intéressante pour nous, dans la recherche des racines du goût pour le patriarcat, à cause de son versant paternel. L'absence de la mère et la substitution au vrai père d'un père étranger par le sang déclenchent un conflit entre père et fils qui ne trouve pas d'issue. Le père est uniquement répressif, autoritaire dans le choix d'une carrière, et même violent, comme le suggère une lettre à La Harpe de 1772 où Arouet père brutalise son jardinier<sup>16</sup>, ainsi que la conclusion de la fable écrite au collègue où le loup père fait la morale au loup fils et s'entend dire : « Mon père, je ferai ce que je vous vois faire »<sup>17</sup>. On peut rester sceptique devant ces bribes d'information, déjà souvent exploitées. Il reste le rôle incontestable de censeur du père de Voltaire, dans les amours hollandaises avec Pimpette ou dans les mesures rigoureuses qui entourent l'héritage, rôle qui rend acceptable la chaîne de conséquences que déroule A. Nemeth.

La conséquence majeure est la recherche, tout au long de la vie de Voltaire, d'un père aimant et aimé qu'il n'a pas eu, le « père archétypal ». Cette quête nous conduira, si on la prolonge comme je propose de le faire, jusqu'à l'invention

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>16</sup> D17573, 28 janvier 1772. L'anecdote est toutefois présentée avec humour, pour son dénouement : « après l'avoir presque battu, il lui dit : va-t'en coquin, je souhaite que tu trouves un maître aussi patient que moi », et Voltaire parle de son « bonhomme de père », qu'il mène à la comédie pour le corriger.

<sup>17</sup> M, t. 10, p. 469.

de la figure patriarcale de Ferney. Elle commence dans les relations avec les jésuites de Louis-le-Grand, les bons pères à qui Voltaire restera fidèle malgré les différends intellectuels. Elle se poursuit dans le choix d'amis comme le marquis de Maisons. A. Nemeth relève qu'à la mort prématurée de Maisons, Voltaire écrit : « J'ai perdu mon ami, mon soutien, *mon père* »<sup>18</sup>. Or, Maisons a cinq ans de moins que Voltaire. Il a pu pourtant incarner une figure paternelle par son autorité intellectuelle et aussi par son prestige social, sa situation de Président à mortier au parlement de Paris étant alors bien supérieure à celle du jeune Arouet, et simplement par sa naissance, si importante sous l'Ancien Régime.

A. Nemeth voit aussi dans cette recherche du « père archétypal » la source majeure de la religion de Voltaire. Il cite le dialogue de Logomachos et de Dondindac dans le *Dictionnaire philosophique* : « Qu'est-ce que Dieu ? – Mon souverain, mon juge, *mon père* »<sup>19</sup>. Ce « père aimant et aimé » est pourtant un père problématique : devant le désastre de Lisbonne, la méchanceté des hommes, l'injustice, l'absurdité des destins et des sorts, Voltaire est d'autant plus bouleversé qu'il est renvoyé à l'image haïe du père sans amour et sans justice avec lequel il a été en conflit depuis l'enfance. Ainsi se renouvelle une « relation d'amour-haine » (« *love / hate relationship* ») profondément vécue, dans un « profond engagement personnel » (« *deep emotional investment* »)<sup>20</sup>. Le double visage de Dieu, Dieu terrible de la Bible, Dieu d'harmonie des déistes, ou bien Dieu des catastrophes, Dieu de Newton, constitue un reflet et le rappel lancinant, dans la conscience de Voltaire, du « conflit » douloureux entre le père réel et le père rêvé, le père Arouet et le père archétypal.

La recherche, fondamentale selon le psychologue américain, du « père archétypal » serait aussi à l'origine de l'attitude politique de Voltaire. Elle serait le fondement subconscient de son monarchisme. Louis XIV ferait figure, dans sa vision historique, de roi idéal, « le père bon et aimant – et juste » (« *the kind and loving – as well as just – father* »)<sup>21</sup>. Ce n'est pas exactement l'image du roi que donne, me semble-t-il, une lecture attentive et complète du *Siècle de Louis XIV*. Mais on peut conforter le point de vue d'A. Nemeth par un fait : le moment où l'historien donne le plus longuement la parole au roi, c'est dans son rôle de père, quand Voltaire cite presque intégralement les conseils que Louis XIV donne à son petit-fils Philippe V, qu'il commente par ces mots : « On

<sup>18</sup> D432 à Cideville, 27 septembre 1731. C'est moi qui souligne.

<sup>19</sup> *OCV*, t. 36 (1994), p. 25. C'est moi qui souligne. Voir A. Nemeth, *Voltaire's tormented soul*, *op. cit.*, p. 157.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 165.

y voit le père et le roi »<sup>22</sup>. Le réformisme de Voltaire prendrait aussi sa source, selon A. Nemeth, dans les relations difficiles de l'écrivain avec son père : le mélange d'amour (pour le père archétypal) et de rejet (pour le père réel) conduit Voltaire à éviter l'affrontement direct avec l'autorité paternelle – donc à préférer des changements limités respectueux de la puissance souveraine, des réformes plutôt que la révolution. On se contentera de remarquer qu'à peu près seul un marginal comme le curé Meslier (qu'a lu Voltaire) appelle à une révolution<sup>23</sup>, et que le choix de Voltaire, dans ces conditions historiques, n'est pas vraiment significatif. Mais l'hypothèse d'A. Nemeth est peut-être plus stimulante quand elle cherche à éclairer les relations de Voltaire avec Frédéric II. Au cours de ces relations, Frédéric, remarque-t-il, est passé du statut de camarade (dans une « camaraderie intime » [« *cosy camaraderie* »]) à celui de père grâce à son accès au trône qui lui confère la grandeur, et la domination de fait qu'il exerce. Et ceci malgré la différence d'âge, puisque Frédéric a dix-huit ans de moins que Voltaire. Comme père, il joue d'abord le rôle tant espéré d'un père protecteur, puis le rôle tout contraire du père menaçant : « L'image désespérément souhaitée et désirée du père compréhensif s'est évanouie, et elle est remplacée par une image diamétralement opposée »<sup>24</sup>. Tous les voltairistes connaissent la gravité de la crise qui s'en suit. A. Nemeth l'analyse comme un froissement de l'orgueil narcissique, une ruine de l'amitié royale, une profonde perte affective. Nous savons effectivement que de l'épisode de Francfort découle une réforme radicale de la vie de Voltaire, l'installation aux Délices puis à Ferney, et au fond la naissance d'un nouveau personnage voltairien : le patriarche.

Nous allons maintenant tenter de prolonger les suggestions du psychologue des profondeurs en développant un lien entre le conflit paternel et ce qu'on pourrait appeler le passage au patriarcat. Devant le douloureux échec de sa quête d'un père de substitution conforme à ses rêves, Voltaire doit constater que même l'homme le plus miraculeusement désigné pour jouer ce rôle, à la fois poète comme lui et roi comme le plus puissant des pères, ne peut pas satisfaire son attente. Sa réaction consiste dans une révolution : il ne cherchera pas le père archétypal en dehors, mais en lui-même. Il deviendra lui-même ce père idéal, compréhensif, puissant et mettant sa puissance au service de ses enfants, un

22 Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, éd. J. Hellegouarc'h et S. Menant, Paris, LGF, coll. « Le livre de poche classique », 2005, p. 658-662.

23 « Si tous les peuples conspiraient ensemble pour se délivrer d'un commun esclavage où ils sont, tous les tyrans seraient pour lors bientôt confondus et anéantis. Unissez-vous donc, peuples, si vous êtes sages, unissez-vous tous, si vous avez du cœur, pour vous délivrer de toutes vos misères communes » (*Œuvres de Jean Meslier*, éd. J. Deprun, R. Desné et A. Soboul, Paris, Éditions Anthropos, t. III, 1972, p. 147).

24 A. Nemeth, *Voltaire's tormented soul*, *op. cit.*, p. 233.

père qui sera l'image du Dieu créateur et organisateur dont son œuvre proclame l'existence et le rôle. Se produit ce phénomène fascinant qu'un autre psychiatre, Boris Cyrulnik, a si bien mis en valeur : la résilience, que B. Cyrulnik définit dans des formules célèbres comme « l'art de naviguer dans les torrents » et de « rebondir plus haut après les épreuves ».

Dans le passé, et ici je reprends les observations d'A. Nemeth, le comportement de Voltaire avait déjà été plus d'une fois paternel : faute de connaître lui-même une relation entre père et fils heureuse, il pratiquait ce que le psychologue appelle « la magie des satisfactions de substitution »<sup>25</sup>. Il traite plusieurs de ses amis en enfants, notamment Thieriot et Linant, avec lesquels il se montre d'une incompréhensible indulgence, indulgence justifiée par la différence entre sa puissance et leur faiblesse (différence qui caractérise les relations du père, un adulte, et du petit enfant). Il joue à leur égard le rôle que son propre père a refusé, celui du « père bon et compréhensif » (« *kind and understanding father* »). L'exercice de ce rôle va, avec la retraite aux Délices et surtout à Ferney, connaître un changement d'échelle : il devient le père tout à la fois des hommes de lettres débutants, des paysans démunis, des persécutés. Comme le père dont il a rêvé, il exerce à la fois le pouvoir et la justice.

Allons plus loin. Cette analyse peut attirer notre attention sur des circonstances significatives : c'est souvent la rencontre avec un être jeune, un enfant par rapport à l'âge de Voltaire, qui suscite l'intervention bienfaisante, la protection patriarcale. On se souvient de la conversation décisive avec Donat Calas, le plus jeune des fils Calas, « un enfant simple, ingénu, de la figure la plus douce et la plus intéressante et qui en me parlant faisait des efforts inutiles pour retenir ses larmes »<sup>26</sup>. On se souvient de l'accueil de Mlle Corneille à Ferney. On se souvient de la réaction de Voltaire, en juillet 1766, apprenant l'exécution de ce malheureux jeune homme, « de ce jeune fou nommé M. de La Barre »<sup>27</sup>. Nombreux sont les visages juvéniles qu'on voit passer dans la correspondance de ces années de retraite, nombreux les jeunes visiteurs qui bénéficient d'un accueil particulier. On citera par exemple ces « deux jeunes gens », Patu et Palissot, auxquels Frédéric Deloffre donne une place dans la genèse de *Candide*, après leur visite aux Délices en 1755<sup>28</sup>. Mais le rôle que joue désormais Voltaire n'est pas seulement celui d'un père spirituel, celui que Diderot appelle « notre patriarche » quand il écrit à Damilaville le 12 septembre 1765 : « Je vous ai demandé le recueil le plus complet que vous puissiez former de toutes les pièces

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>26</sup> D12425 à Damilaville, 1<sup>er</sup> mars 1765.

<sup>27</sup> D13382 à D'Alembert, 1<sup>er</sup> juillet 1766.

<sup>28</sup> D8168. Voir Voltaire, *Candide*, éd. F. Deloffre, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2007, p. 197-198.

fugitives de notre patriarche »<sup>29</sup>. Il est aussi le père économique de la contrée, un rénovateur de la vie agricole. Le modèle n'est pas seulement paternel, il est patriarcal au sens biblique du terme. Les patriarches de la Bible sont les chefs de vastes familles et les rois de royaumes champêtres : en cela Voltaire les imite. Ils sont aussi les guides vers une terre promise. À Abraham, Dieu dit : « Quitte ton pays, ta parenté et la maison de ton père pour le pays que je t'indiquerai », et ce pays est Canaan<sup>30</sup>. Voltaire a quitté le pays des Welches, ce Paris qui est son pays, et il guide, ou croit guider, les meilleurs esprits vers un monde nouveau, dont il a cru, après 1760, que se dessinait l'avènement.

188

Dans son livre de 1993, *La Loi du père et les droits du cœur*, Norbert Sclipa a étudié les rôles de père dans les tragédies de Voltaire en montrant surtout le conformisme de l'écrivain exploitant le « paternalisme traditionnel » pour créer la tension dramatique. On pourrait sans doute interpréter autrement l'importance de cette structure récurrente, dans le sens de la thèse que propose A. Nemeth, qui souligne les éléments personnels dans l'exploitation que fait le dramaturge d'une opposition classique entre pères et enfants. On pourrait y ajouter une galerie de portraits de vieillards sereins, dans l'espace rêvé des contes, où se projettent, au milieu des traits satiriques, les figures imaginaires qu'autorise le merveilleux. Dans *l'Histoire de Jenni*, Freind le Sage est un père inlassablement compréhensif et vigilant. Quand il retrouve son fils prodigue, Jenni, l'émotion est à son comble : « C'était Jenni lui-même qui baignait de larmes les pieds de son père qui l'embrassait de ses mains tremblantes. Ni l'un ni l'autre ne pouvait parler »<sup>31</sup>. Mais ce père parfait, ce « bon Freind », devient aussi le « législateur » des Indiens des Montagnes bleues, qu'il guérit de l'anthropophagie<sup>32</sup>. « Austère, mais tranquille », il est surtout le défenseur du Dieu des déistes, dont il démontre l'existence dans une discussion en règle avec le cynique Birton<sup>33</sup>. L'identité profonde de la « paternité archétypale » et de la « divinité naturelle » est ainsi révélée. Dans ce conte foisonnant, un autre père est encore plus visiblement patriarcal : c'est le « bonhomme Parouba »<sup>34</sup>. Le voici dans son cadre :

Nous trouvâmes dans la route, sur la droite, une habitation très bien entendue.  
C'était une maison basse, commode et propre, entre une grange spacieuse et une

<sup>29</sup> Diderot, *Correspondance*, éd. G. Roth et J. Varloot, Paris, Éditions de Minuit, 1955-1970, t. VIII, p. 164.

<sup>30</sup> Genèse, xii, 1-5.

<sup>31</sup> Voltaire, *Contes en vers et en prose*, éd. S. Menant, Paris, Classiques Garnier, 1992-1993, 2 vol., t. II, p. 477.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 480.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 482 et suiv.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 474 et suiv.

vaste étable, le tout entouré d'un jardin où croissaient tous les fruits du pays. Cet enclos appartenait à un vieillard qui nous invita à descendre dans sa retraite [...] ce bonhomme nous reçut avec cordialité, et nous donna le meilleur repas qu'on puisse faire dans le nouveau monde<sup>35</sup>.

Tous les éléments du décor et du repas sont significatifs du caractère patriarcal de Parouba, dont nous allons apprendre qu'il est le père de sa « chère Parouba »<sup>36</sup>. Parouba le père est une réincarnation du « bon vieillard » de la conclusion de *Candide*, « un bon vieillard qui prenait le frais à sa porte sous un berceau d'orangers ». « Il fit entrer les étrangers dans sa maison ; ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des pistaches, du café de Moka [...] après quoi les deux filles de ce bon vieillard parfumèrent les barbes de Candide » et de ses compagnons<sup>37</sup>. Le cadre champêtre, l'abondance des produits de la terre, la nombreuse descendance, le respect dont les jeunes générations entourent les anciens, tels sont ici, comme dans les passages précédents, les traits d'un monde patriarcal. On pourrait en citer bien d'autres exemples dans l'œuvre de Voltaire, selon un schéma qui va s'enrichissant, du vieillard que le héros de *La Henriade* consulte sur le chemin de l'Angleterre :

Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,  
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.  
[...]  
Ce vieillard au héros, que Dieu lui fit connaître,  
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre<sup>38</sup>,

jusqu'au vieillard américain, préfiguration d'un monde nouveau, d'un Canaan philosophique. Tous ces patriarches voltairiens sont doués d'une vertu commune : la sagesse, qui leur confère sérénité et don du bon conseil. Tel est le personnage que le vieux Voltaire incarne volontiers dans ses dernières décennies. Faute d'avoir trouvé pour lui-même le père archétypal dont il rêvait, il en joue lui-même le rôle pour les autres, après en avoir tourné et retourné, caressé et fait briller l'image dans ses créations littéraires. Loin d'être un rôle de circonstance ou une mise en scène efficace du parti philosophique, le patriarcat voltairien est l'aboutissement, heureux en somme, d'une longue quête intérieure qui traverse toute l'existence et toute l'œuvre de l'écrivain, la solution d'un vieux et durable malaise.

35 *Ibid.*, p. 474.

36 *Ibid.*, p. 475.

37 *Ibid.*, p. 312.

38 Voltaire, *La Henriade*, chant I, OCV, t. 2 (1970), p. 376-377.

On pourra s'interroger sur la solidité de la thèse d'où nous sommes partis. Elle repose certes sur une enquête très lacunaire. Toute la documentation aujourd'hui disponible n'est pas exploitée par A. Nemeth, et les points essentiels reposent sur des faits qui sont mal établis. Sur la mère de l'écrivain, nous disposons surtout de silences, et une fois écartés les ragots, nous savons bien peu de choses. Le silence de Voltaire sur sa mère est-il même significatif, comme le suggère le psychologue ? On aurait peine, avant *Les Confessions* et les poèmes de Ducis<sup>39</sup>, à trouver un auteur qui parle tant soit peu de sa mère. L'attitude de Voltaire sur ce plan est banale. Quant au père, nul doute qu'il a dû agir d'autorité avec un fils souvent insoumis et prodigue ; mais rien de sûr ne permet d'établir l'existence d'une violence traumatisante, ni même de relations dramatiques. Pourtant, l'absence de documents ne prouve pas l'inexistence des faits. A. Nemeth plaide longuement dans son livre pour une véritable interdisciplinarité, qui suppose que les spécialistes d'un domaine acceptent des méthodes qui ne sont pas les leurs, les méthodes d'un autre domaine. L'exemple de Freud lui-même et la pratique de nombreux psychiatres et psychanalystes nous ont familiarisés avec des explications hypothétiques qui peuvent être vraies, et prouvent leur vérité par les applications thérapeutiques qu'on en fait. Dans le cas de la psychologie des profondeurs qu'a élaborée A. Nemeth, c'est l'application aux faits surprenants de la vie de Voltaire et aux images récurrentes de son œuvre qui suggère que la reconstruction des conflits de l'enfance du petit François n'est pas sans vraisemblance. Elle est vraisemblable en tout cas si on la rapproche des cas cliniques que recense la littérature médicale. Mais les enfants nés en 1694 avaient-ils les mêmes structures psychologiques que les enfants que nous avons été ? La question est insoluble.

Reste l'image d'ensemble de l'écrivain que propose l'enquête conduite dans ses profondeurs psychologiques. Le clinicien voit en lui « un enfant sous-développé »<sup>40</sup>, marqué par un « handicap chronique », l'incapacité de réussir une relation durable avec une femme, un « individu à traits narcissiques dominants [...] incapable de réciprocité dans ses relations »<sup>41</sup>. Cet être a un secret, qu'il garde le mieux possible, ses « sentiments d'insécurité, avec une propension à la mélancolie et au désespoir »<sup>42</sup>. La crainte juvénile de son père entraîne une « hantise de sa liberté », ses émotions refoulées entraînent une agressivité polémique. Finalement, cet apôtre du bonheur sur la terre est inapte au bonheur. L'analyse des structures cachées de la personnalité de

39 Sur le rôle peu étudié du poète Ducis dans cette évolution, voir mon article : « Ducis poète de l'intimité », *Cahiers Roucher-Chénier*, n° 5 (1985), p. 21-33.

40 A. Nemeth, *Voltaire's tormented soul*, *op. cit.*, p. 315.

41 *Ibid.*, p. 197.

42 *Ibid.*, p. 295.

Voltaire peut ainsi éclairer les origines lointaines et l'une des significations de sa transformation en patriarche à la fin de sa vie : profondément enracinée, cette attitude semble constituer une solution, après d'autres, à une souffrance ancienne, liée aux relations conflictuelles avec le père. On n'en retiendra pas moins que s'il échappe aux pièges que son subconscient cherche à refermer sur lui, c'est grâce à une « imagination intellectuelle en liberté » extraordinaire (« *free floating ideation* »<sup>43</sup>). Une autre façon de désigner la source de la création littéraire. Un homme fait pour être malheureux peut être un écrivain heureux.

---

43 *Ibid.*, p. 55.